

## Chapitre I

### Vendredi 22 avril

Les sommets de la chaîne de Belledonne étincelaient sous le soleil naissant. Vers le Nord, le Grand Pic, point culminant du massif, semblait défier les autres cimes moins élevées. Le Grand Colon et ses satellites se détachaient sous le ciel azuré. L'altitude moyenne des montagnes ne paraissait pas écraser Grenoble. La cité dauphinoise se réveillait doucement et le tramway effectuait ses va-et-vient quotidiens. La circulation toujours aussi difficile porte de France et place Victor Hugo irritait les automobilistes qui pestaient continuellement contre des administrations qui ne corrigeaient pas assez rapidement, selon eux, un plan de la ville où rouler serait un art de vivre. Malgré ces défauts, les habitants aimaient leur commune et la quitter aurait été pour certains, une désertion.

Plus haut le vacarme incessant s'estompait, la rumeur citadine laissait la place aux bruits de la forêt, les piaillements des oiseaux remplaçaient le klaxon des voitures et l'été, les sifflements aigus des marmottes résonnaient dans les vallons encaissés des montagnes. La neige recouvrait ensuite toutes les aiguilles et autres monolithes pour une longue saison donnant l'impression que toute vie disparaissait. Néanmoins les lièvres se paraient d'une fourrure claire, les vaches redescendaient dans les étables et les crocus attendaient patiemment leur heure pour éclore.

La température augmentait doucement, il faisait chaud en cette fin avril et la neige fondait rapidement. Trop vite,

selon les professionnels de la montagne. Pour eux la saison hivernale n'était pas terminée. Une fonte rapide du manteau neigeux signifiait une baisse du chiffre d'affaires. Pour d'autres, certaines avalanches s'avéraient plus dangereuses que durant des années normales. Loin de ces considérations, les touristes choisissaient leurs loisirs au gré de leurs envies ou du climat. Si la neige fondait, ils préféraient patauger au plan d'eau à La Terrasse, randonner dans le Vercors, en Chartreuse ou simplement, s'attabler autour d'une table dans un bar de la ville.

L'autocar de la ligne Grenoble-Chamrousse circulait normalement sur la route déneigée, transportant son flot quotidien de passagers. Une douce torpeur envahissait les habitués. Perchmans, moniteurs de ski, pisteurs secouristes et autres employés de la station constituaient la clientèle principale du premier car de la journée. Un léger brouillard cachait la vallée, mais à deux mille mètres les montagnes resplendissaient. Parfois, quelques nuages épars osaient s'accrocher aux pics, indifférents dans leur solitude glacée.

Le paysage défilait sous les yeux de Christian. Pisteur secouriste depuis huit ans, il connaissait *ses* montagnes qui n'avaient probablement plus de secret pour lui. D'un naturel très calme, il avouait deux passions : la montagne et l'histoire de Grenoble. Chaque fois, une sensation de plénitude l'envahissait lorsqu'il se retrouvait en altitude. François, 29 ans, son aîné de deux ans, ami et collègue, somnolait affalé sur la banquette voisine. Grand, mince, facilement identifiable à sa queue de cheval ; sa boucle d'oreille portée à droite amusait ses copains. Plus nerveux, il dévorait la vie au jour le jour. Malgré ce contraste ils s'entendaient à merveille. Les deux hommes s'étaient rencontrés au cours de leur service militaire au sein des troupes alpines, leur emploi dans le civil les avait rapprochés.

L'anorak ouvert, les pieds sur l'appui-tête du siège situé devant lui, François ronflait. Son camarade le réveilla d'un coup de coude.

— Hé ! François, réveille-toi, on arrive !

Son ami ouvrit les yeux, s'étira et observa le paysage à travers la vitre.

Au prochain virage le chauffeur apercevrait les bâtiments de la station, la forêt céderait la place aux alpages recouverts de neige.

Située au sud du massif de Belledonne, Chamrousse se targuait d'être l'une des stations les plus anciennes de France. Divisée en deux quartiers, elle était la plus proche et surplombait Grenoble. Constitué essentiellement d'hôtels et de meublés, le Recoin culminait à 1650 mètres. Eloignée de deux kilomètres, la Roche Béranger à 1750 mètres d'altitude demeurait le cœur de la commune. Mairie, école et bâtiments administratifs y possédaient leurs locaux.

La navette traversa le village en s'arrêtant aux points de stations prévus et s'immobilisa place Henri Duhamel, face à la petite gare routière du Recoin. Situé derrière le bâtiment de l'unique téléphérique accédant au point culminant du domaine skiable, le terminus des cars de la société de transports V.F.D – communément appelée Vieilles Ferrailles Dauphinoises par certains blagueurs – est placé au centre du quartier.

L'ancienne station olympique proposait quatre-vingt dix kilomètres de pistes de diverses difficultés, desservies par une trentaine de remontées mécaniques. En 1968, Jean-Claude Killy y gagna ses médailles d'or. Pendant la saison hivernale le téléphérique de la croix de Chamrousse transportait des hordes de skieurs à 2253 mètres, prêts à dévaler les pentes dans des styles plus ou moins académiques.

Le car se vida du contenu de ses voyageurs. Christian et François traversèrent la place et se dirigèrent vers le bar

déjà ouvert où le tic tac d'une vieille horloge comtoise les accueillit. Des alpenstocks<sup>1</sup>, de vieilles paires de crampons et des skis provenant des années 1920 trônaient sur les murs, donnant ainsi l'ambiance d'un vieux refuge. Les clients pouvaient facilement imaginer Whymper, Gaspard, Croz ou d'autres vieux guides, lors des années des premières ascensions<sup>2</sup>, la corde en chanvre posée sur leur sac à dos, entrer et s'installer pour consommer un verre de blanc de Savoie. Fred, le patron, leur servit un café en marmonnant :

— Encore deux jours et la saison de ski sera terminée.

— Tant mieux, répondit François, j'en ai marre du blanc, la neige me suffit maintenant. Dès la fermeture de la station, je partirai dans le Sud, ça me changera d'air.

— Tu dis cela, mais dans un mois tu seras de retour. Les montagnes te manqueront, rétorqua Fred.

— C'est vrai !

— Et toi Christian, tu reprendras ton boulot d'accompagnateur en moyenne montagne ?

— Oui, mais avant je vais profiter du reste de neige en altitude pour faire quelques courses à ski de randonnée.

Christian avouait une forte passion pour cette discipline qui lui volait l'ensemble de son temps libre au printemps. Au même instant la porte du débit de boissons s'ouvrit laissant le passage à une jeune femme.

— Coucou les mecs, j'amène les croissants !

— Salut Rachel ! répondirent en cœur les deux hommes.

Employée au bar, elle prenait systématiquement son service une heure avant l'ouverture des remontées méca-

---

<sup>1</sup> Bâton ferré, ancêtre du piolet.

<sup>2</sup> Première ascension de la barre des Ecrins par E. WHYMPER, C. ALMER et M. CROZ. Première du grand pic de la Meije par BOILEAU DE CASTELNAU et P. GASPARD en 1877. H. WALKER gravit pour la première fois les grandes Jorasses en 1868. De nombreuses autres premières ont été effectuées par d'autres alpinistes au cours de ces années dans les différents massifs.

niques. Son jeans moulait de superbes longues jambes, l'anorak encore fermé cachait une poitrine généreuse et ses cheveux roux ondulaient sur ses épaules. Christian n'avait d'yeux que pour elle tout en sirotant son café. Timide de nature, il n'osait l'aborder directement ; la jeune femme l'impressionnait. Elle-même n'était pas insensible à son charme. Lui, vingt-sept ans, un mètre quatre-vingts environ, son teint bronzé se mariait parfaitement à ses cheveux blonds coupés courts. Sa combinaison de pisteur aux couleurs de la station l'avantageait également. Les trois jeunes gens originaires de la région résidaient à Grenoble et travaillaient à Chamrousse pendant l'hiver. Tous les matins, ils se rencontraient au bar avant d'aller au boulot. La jeune femme, d'un naturel volubile, avait rapidement sympathisé avec les deux hommes.

— Christian, quand m'emmènes-tu faire une ballade à ski ?

— La saison se termine dimanche soir et je prends huit jours de congés. Choisis ta journée, je choisis le sommet, proposa-t-il.

— Ok. On en reparlera demain matin... Allez, il faut que j'aille au turbin, affirma-t-elle en se dirigeant vers l'arrière boutique.

Les deux amis quittèrent le café. La station s'animait doucement. Les différents commerces accueilleraient dans quelques instants les premiers clients de la journée. Dans une demi-heure les skieurs dévaleraient les pentes remises en état par les dameuses. Leurs pilotes œuvraient la nuit, parfois dans la tempête ; les pistes devaient être prêtes dès neuf heures pour l'arrivée des skieurs. Les puissants projecteurs des machines éclairaient les parties du long serpent blanc à remettre en état. Entretenir ces dizaines d'hectares n'était pas une mince affaire. Pour l'heure, les engins retournaient aux hangars offrant dès lors, des pistes sans danger.

Les deux hommes s'engouffrèrent dans le local réservé aux pisteurs secouristes. Le mobilier était constitué d'armoires individuelles et de bancs. A proximité, des paires de skis déposées contre un râtelier et des postes émetteurs récepteurs posés sur des chargeurs de batteries attendaient leurs propriétaires. Sur l'un des murs, le tableau du personnel indiquait les secteurs de surveillance dévolus aux secouristes. Différents posters ornaient les autres cloisons de la pièce. Les hommes enfilèrent leurs chaussures de ski, vérifièrent le chargement de la batterie des radios et le contenu de leur sac à dos, puis skis sur l'épaule, pénétrèrent dans le hall de la gare du téléphérique. Les clients étaient peu nombreux et les pisteurs devisaient entre eux, d'autres draguaient les caissières préposées aux guichets.

— C'est bizarre le patron est absent ce matin, constata un secouriste en scrutant autour de lui.

Chaque matin au départ de la première benne, le responsable des pisteurs se faisait un point d'honneur à venir saluer ses hommes qui chaque jour bravaient les éléments, prêts à venir en aide aux skieurs en détresse.

— C'est vrai, Julien n'est pas encore arrivé, répondit un autre.

— Il a peut-être une réunion en ville, proposa un perchman.

— Ca m'étonnerait, je dois repérer un nouveau secteur avec lui tout à l'heure. Il devrait être ici, rétorqua un troisième pisteur ayant écouté la conversation.

— Bah ! Il ne va pas tarder, je ne l'ai jamais vu arriver en retard, commenta Christian. Allez les gars avancez, on embarque !

La porte du téléphérique s'ouvrit, laissant le petit groupe s'y engouffrer. La fraîcheur saisit les hommes, les vitres partiellement gelées cachaient par endroits la visibilité. Habitué à cette situation, ils ne s'en formulèrent pas. Le téléphérique quitta sans heurt la gare pour s'élever à 9

mètres seconde. En aval la station diminuait de taille, sur le parking les voitures ressemblaient à des jouets et les personnes, à de minuscules insectes. La benne montait à un rythme normal et déjà le givre fondait sous l'action du soleil. Les passagers qui regardaient en direction du massif de Belledonne furent rapidement éblouis, ils ajustèrent leurs lunettes tout en admirant le paysage qu'ils connaissaient sur le bout des doigts. Ce massif cristallin ne dépassant pas les trois mille mètres était magnifique ; si proche de la capitale dauphinoise, mais si sauvage. Chaque vallon possédait son propre caractère et tous les versants pouvaient s'identifier différemment. Les faces Nord longuement enneigées attiraient les surfeurs et les riders, les versants Sud si agréables à skier avaient la préférence de la glisse familiale. Les montagnards se remémoraient leurs ballades sur ces sommets fabuleux et leurs arêtes ourlées de corniches. De l'habitable on découvrait le domaine skiable encore désert pour l'instant. Le prochain aller-retour jetterait une foule de skieurs ou autres amateurs de sensations, avides de descentes rapides sur leur terrain de jeu favori. Certains ne prêteraient aucune attention au site. A perte de vue les Alpes arboraient leur magnificence, le calcaire des Préalpes fournissait l'illusion d'une abondance de neige. Simple mirage. L'altitude peu élevée de la Chartreuse et du Vercors n'était pas en mesure – cette année – de maintenir un manteau neigeux de qualité. Vers le versant sud-est, l'Oisans cachait l'horizon alors qu'au premier plan, le Taillefer paraissait le défendre, telle la muraille d'un château fort.

Le téléphérique ralentit pour pénétrer dans la gare supérieure, puis s'immobilisa. Perchmans, pisteurs secouristes et employés du restaurant quittèrent le quai pour rejoindre la terrasse enneigée. Ils scrutèrent la partie visible du domaine située face à eux et ne constatèrent aucune anomalie. Vers le Grand Van, certains couloirs s'étaient purgés naturellement sous l'action du soleil, annihilant

localement le danger d'avalanche. Le tapis neigeux était damé correctement et les touristes pourraient s'en donner à cœur joie. L'un des hommes se manifesta.

— Le patron n'est pas là. Je pensais qu'il m'aurait attendu ici.

— Comment serait-il venu ? C'est la première benne, répondit un perchman.

— Ouais ! C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Je vais guetter la prochaine arrivée et s'il n'est toujours pas monté, je passerai un coup de radio en bas.

— Bonne idée, renchérit Christian en enfilant ses gants. Nous, nous descendons aux lacs Robert.

— C'est votre secteur ?

— Ouais ! On a juste le temps de le rejoindre avant la mise en route des télésièges. Allez salut !

Poussant sur les bâtons, les hommes se séparèrent afin de rejoindre leur zone de surveillance.

Le site des lacs Robert, désaxé du centre de la station, était enserré entre la montagne de Casserousse et les premiers contreforts du Petit Van. Les pistes du secteur étaient peu difficiles, hormis la piste noire de Casserousse qui plongeait directement dans la vallée.

Après un ultime regard vers la Meije qui se fondait dans les brumes matinales, Christian et François descendirent la piste des lacs avec plaisir. A cette heure de la journée la neige ne s'était pas encore transformée, glisser était un vrai régal. Leurs gestes acquis à la suite de nombreuses années de pratique permettaient d'évoluer parfaitement dans toutes les qualités de neige. Dure, tôle, lourde ou poudreuse, ils s'adaptaient en fonction de sa consistance. La journée s'annonçait sous d'excellents auspices !

— Ciel bleu, température idéale, que demande le peuple ! cria François à son ami.

— Des femmes !

— Des femmes, c'est toi qui dis ça. Ho ! Christian réveille toi ! Rachel n'attend que toi. Tu as vu comment elle te regarde ? F-O-N-C-E !!! Elle est mignonne et intelligente. Je suis certain que tu as toutes tes chances, affirma son camarade en slalomant entre des poteaux imaginaires.

— Tu as peut-être raison.

— Peut-être raison ? C'est certain. Te pose pas d'questions. Vas-y. Je t'ai connu plus entreprenant.

— C'est vrai. Mais elle, c'est différent. J'aimerais bien... Interrompant sa phrase, il exécuta un freinage d'urgence. Sous l'action des carres, la neige virevolta autour de lui. Il remonta ses lunettes de soleil sur son front : Qu'est-ce qu'il y a en bas ?

— Où ?

— En bas, au pied de la piste, s'étonna le pisteur en pointant sa canne de ski en direction de la plate-forme de départ du télésiège.

— Je ne sais pas, on dirait un mec qui se repose sur la banquette, sûrement un randonneur... ou le perchman qui se la coule douce, proposa son ami.

— Non, il n'est pas encore arrivé, je l'ai aperçu en quittant le quai.

La silhouette paraissait immobile. Trop éloignés, les deux hommes ne discernaient qu'une forme indistincte. Ils poursuivirent leur descente en trace directe. La vitesse n'étant pas un problème les derniers hectomètres furent rapidement accomplis.

La banquette du télésiège grinçait et se balançait sous l'effet d'une petite bise. L'homme assis était inerte, sa tête baissée empêchait de voir son visage. Vêtu d'une simple chemise épaisse et d'un pantalon de ski, sa présence attirait la curiosité des pisteurs. Ils notèrent l'absence de skis. Pourtant l'individu portait des chaussures destinées à la pratique de ce sport. Un sac à dos rouge fermé à l'aide de courroies traînait sur le sol. Les secouristes déchaussèrent

leurs lattes et s'approchèrent de l'homme qui paraissait figé.

— Il est mort ! constata François en s'approchant.

Les yeux ouverts, la victime semblait les regarder.

— C'est le patron ! s'exclama Christian.

L'instinct professionnel reprenant le dessus, Christian palpa son directeur au niveau de la carotide, les craintes de son camarade se justifiaient.

— Il y a du sang sur la neige !

— Je l'ai remarqué en arrivant, confirma François.

Déposant le corps face contre terre, ils furent horrifiés par la vision offerte devant eux. La tête du cadavre présentait une plaie béante et apparemment profonde ne laissait aucun doute sur l'issue d'une mort violente. Du sang coagulé maculait la chemise, augmentant l'aspect sinistre.

— Préviens les flics, conseilla Christian.

François s'empara de sa radio et avertit le poste de commandement de leur découverte macabre. Le responsable adjoint alerterait alors la gendarmerie et ordonnerait à une équipe de pisteurs de fermer la piste afin d'éviter l'arrivée d'éventuels curieux.

— Les copains ne tarderont pas à arriver avec les motos neige, ajouta François en empochant une petite boîte d'allumettes qui traînait à côté du corps.

La vision de leur chef décédé troublait les deux amis. Habités à des situations d'urgence, ils n'acceptaient pas cette réalité. La mort de Julien – patron et camarade – les rendait perplexes et leurs questions restaient sans réponse. Qui avait commis ce crime affreux et pour quelle raison ? A qui profitait ce meurtre ?

Le sac à dos attira l'attention de Christian. Les courroies destinées à fixer les skis pendaient inutilement sur les côtés ainsi que les attaches du piolet et de la paire de crampons. Ecartant l'ouverture du sac, le jeune homme plongea sa main à l'intérieur. Il en sortit un sous-pull de rechange, une vieille paire de lunettes de soleil et un sac